

L'héritage de John Muir

La pensée et le mouvement écologiques aux Etats-Unis

« L'écologie, c'est l'humanité qui se préoccupe du futur »

Nancy Newhall, membre du Sierra Club et auteur avec Ansel Adams des albums photographiques
Ceci est la Terre américaine

Au moment où les défis à relever pour la préservation de notre environnement deviennent cruciaux, le témoignage de cet épatant et enthousiasmant « fou de nature sauvage », qu'était John Muir ne peut que renforcer notre volonté de changer le monde en changeant le regard que nous portons sur tout ce qui nous entoure. Naturaliste intrépide et philosophe lucide et bienveillant, dénué de prétention et d'égoïsme, jamais résigné, il est une source d'inspiration pour tous ceux qui luttent pour protéger les derniers pans de vie sauvage et il fait sans conteste partie de la poignée d'hommes qui ont permis la naissance du mouvement écologiste.

« Quittez de temps à autre votre vie active, pour gravir une montagne, passer une semaine dans les bois, immergez-vous dans la nature sauvage pour purifier votre esprit », répètera-t-il sans cesse dans les quelque 300 articles et la douzaine de livres qui jalonnent son œuvre d'écrivain.

Lors de son premier grand périple à pied du Kentucky en Floride, il écrit *« On ne peut pas se sentir soi-même lorsqu'on est en plein air ; la plaine, le ciel, les montagnes irradient une beauté que l'on ressent. On baigne dans ces rayons spirituels qui nous encerclent de la même manière que l'on se réchauffe à un feu de camp. Et à ce moment on perd la conscience de son existence séparée, on se fond avec le paysage et on devient un élément, une partie de la nature ».*

Durant toute sa vie, John Muir s'est battu pour la protection des sequoias et de la vallée du Yosemite, ainsi que pour la création de nouveaux Parcs Nationaux, à travers les Etats-Unis. En 1892, conscient des multiples dangers qui guettent la nature sauvage en Californie, il fonde le Sierra Club. La charte du club précise qu'il a pour but *« d'explorer et de rendre accessibles les montagnes de la côte pacifique et qu'il militera pour obtenir le soutien du peuple américain et du gouvernement fédéral pour préserver les forêts et autres richesses naturelles de la Sierra Nevada ».*

La mort de John Muir en 1914 n'arrête pas le mouvement écologiste, mais va au contraire lui donner un nouvel élan. Comme l'a souligné un porte-parole du Sierra Club, le plus grand héritage de Muir, ce n'est peut-être pas la lutte pour la préservation de la nature sauvage et la création de parcs nationaux, mais plutôt la mise en avant de la notion d'interdépendance de tous les êtres vivants, résumée par ces mots : *"Quand nous essayons de choisir quoi que ce soit pour lui-même, nous le trouvons relié à tout le reste de l'Univers."*

Entre 1920 et 1940, le Sierra Club milite pour l'agrandissement de Sequoia National Park et la création de Kings Canyon National Park. En 1950, le Club, dont les sections se multiplient à travers les États-Unis, est déjà fort de sept mille membres et allié à la Wilderness Society, remporte la bataille contre l'installation du barrage Echo Park au sein du Dinosaur National Monument, à la frontière du Colorado et de l'Utah. Cette victoire lui vaudra de nouvelles adhésions.

En 1952, c'est un ardent disciple de John Muir, David Brower, qui devient directeur général du Sierra Club. Il y est entré à 21 ans, suite à sa rencontre sur un sentier de randonnée, avec le photographe naturaliste Ansel Adams, connu pour ses photographies de la Sierra Nevada et de tout l'Ouest américain, qui l'a parrainé. Brower deviendra l'un des plus éminents conservateurs d'après la seconde guerre mondiale. Partant du principe *« qu'il n'y a personne pour protéger un lieu que personne ne connaît »,* il organise des sorties rafting dans les canyons des rivières sauvages de l'Utah et de l'Arizona, pour contrer les projets de barrages qui risquent de les défigurer, et attirer l'attention des membres du Sierra Club sur la nécessité de préserver les cours d'eau sur l'ensemble du territoire. En 1960 est lancée une série de

beaux livres « *Ceci est la Terre Américaine* », qui fait connaître le Sierra Club à un très large public. En 1960, le Club compte 15000 adhérents. Sa lutte pour la défense de l'environnement menée aux côtés d'autres organisations permet la promulgation du Wilderness Act en 1964. Une grande campagne est menée dans le même temps contre des projets de barrage sur le Grand Canyon et contre l'implantation d'une centrale nucléaire à San Luis Obispo, lieu situé au-dessus de la dangereuse faille de San Andreas, en Californie. D'autres actions seront engagées dans les années 70, contre les produits toxiques et la prospection minière. Parallèlement est mené le sauvetage du Condor de Californie : en 1985, il ne restait que neuf condors de Californie en liberté, l'espèce était en grand danger d'extinction. La décision fut prise en 1985 de capturer tous les individus. Grâce à un audacieux programme de sauvetage, la première reproduction en captivité eut lieu en 1988 au Wild animal Park de San Diego, en Californie. En 1992, les premiers condors furent réintroduits dans la Sierra Nevada et quatre ans plus tard, six de plus, cette fois dans le Grand Canyon. Aujourd'hui quatre-cent condors peuplent l'Ouest Américain. Aujourd'hui, le Sierra Club se donne aussi pour mission d'éduquer le public sur les combats qu'il mène. Il publie des ouvrages sur l'écologie et l'histoire du mouvement environnementaliste. Fort de près de quatre millions de membres et sympathisants, il emploie plusieurs dizaines d'avocats répartis sur le territoire des États-Unis. Ajoutons qu'en 2013, le Sierra Club a prôné une action de désobéissance civile, dans le but de faire échouer un projet de pipe-line de sables bitumineux.

Après la disparition de John Muir, des visionnaires comme le forestier Aldo Leopold, auteur d'un mémorable *Almanach d'un comté des sables*, paru en 1949, prennent conscience de l'urgence à réagir, face à la multitude de dangers qui guettent notre planète. Enseignant à l'université du Wisconsin, Leopold achète en 1935, une ferme abandonnée, dans une zone dévastée par les bûcherons, près de la rivière Wisconsin. Ces 40 hectares vont devenir pour lui et ses élèves, un véritable terrain d'expérimentation, où peu à peu, après bien des efforts, la flore et la faune sauvages vont se reconstituer. Convaincu qu'il est possible pour l'homme de développer une conscience et une intelligence écologique, il écrit : « *Une chose est bonne quand elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté du vivant. Dans le cas contraire, cette chose est mauvaise* ». Pour Aldo Leopold, l'écologie doit rétablir la relation entre l'homme et la nature. Il milite pour une « *Ethique de la Terre* » reposant sur l'idée de communauté biotique. Une relation qu'il symbolisera par ces termes « *Penser comme une montagne* » et qui révèle la complexité des connexions environnementales et des modes de coopération, unissant le sol, l'eau, les plantes et les animaux, que les écologistes nomment Symbiose. Cette *Ethique de la Terre* modifie le statut de l'homme, le faisant passer du rôle de conquérant à celui de membre respectueux des autres membres de cette communauté biotique.

Pour le chercheur Frederic Clements, considéré comme l'un des Pères de l'écologie aux États-Unis, qui a mené ses travaux, dans les premières décades du 20^{ème} siècle au Nebraska, en Californie, au Colorado et en Arizona sur la préservation des sols et les communautés végétales de la Grande Prairie américaine. « *La tâche de l'écologue est en premier lieu d'analyser le rôle de la végétation dans le processus de protection et de réhabilitation, de manière à obtenir un contrôle ajusté pour l'avenir* ». Selon sa théorie, née de ses expérimentations de terrain, chaque élément climatique, végétal et animal, constituant la Prairie est relié à l'ensemble, composant de ce fait un « *Climax* » ou « *Super-Organisme* », qui représente le stade ultime d'une association végétale : « *Chaque formation climacique est en mesure de ses reproduire, en répétant avec une totale fidélité les phases de son développement. La vie d'une formation est un processus complexe, mais bien défini, comparable dans ses caractéristiques fondamentales à celles d'une plante individuelle. Bref, une formation est l'étape finale du développement de la végétation dans une entité climatique* ». Frederic Clements a démontré comment, détruite partiellement par des incendies ou la culture de la terre, la Prairie est capable de se reconstituer par étapes et de retrouver son équilibre.

De 1934 à 1940, le Dust Bowl (Bac à poussière), va sévir comme un coup de tonnerre contre le non respect de l'environnement dans les états du Middle-West. Une longue période de sécheresse sur des

zones de la Grande Prairie américaine mises en culture va provoquer de gigantesques tempêtes de poussière, appelées Blizzards noirs. L'élimination par le labour profond de la végétation indigène qui maintenait les sols des Grandes Plaines, a abouti à une érosion éolienne des sols à grande échelle et conduit à un véritable désastre écologique sur plus de 400 000 kilomètres carrés. Une grande partie de la couche de terre arable des États de l'Oklahoma, du Nebraska, du Kansas, du Missouri, de l'Arkansas, et du Texas a été emportée, acculant à la ruine des milliers d'agriculteurs et d'éleveurs. Le traumatisme du Dust Bowl donnera aux théories de Frederic Clements et d'Aldo Leopold une légitimité toujours reconnue par les mouvements écologistes. Dans les années 1940, le « Shelter-Belt Project », s'inspirera en grande partie des théories de Frederic Clements. Pour contrer les désastres du Dust-Bowl et protéger les terres cultivées, des milliers de ceintures forestières faisant office de coupe-vent seront plantées du Nebraska au Texas. Ces ceintures s'avèreront très efficaces pour réduire l'évaporation et par conséquent, l'érosion des sols. Aujourd'hui ce modèle fait toujours référence pour lutter contre la désertification des régions du monde à climat semi-aride.

Malgré ces désastres, 1937 est à marquer d'une pierre blanche pour les défenseurs de la nature sauvage aux Etats-Unis. Cette année là en effet, le forestier Robert Marshall et le biologiste Howard Zahniser fondent la Wilderness Society. Pour Marshall une zone protégée de nature sauvage *« doit être suffisamment étendue pour qu'une personne en la traversant, soit obligée de faire l'expérience de dormir dans la nature /... / Elle oblige toute personne vivant à l'intérieur de ses limites à dépendre de ses seuls efforts pour y survivre. On doit y garder la nature en son état originel, dans toute la mesure du possible. Routes, moyens de transport mécaniques, constructions diverses sont interdits. Seuls seront autorisés les abris temporaires et les moyens de lutte contre les incendies. En 1937, Marshall et Zahniser font reconnaître seize zones de Wilderness sur les réserves. En 1964, La loi « Wilderness Act », assurera le classement définitif par le Congrès des États-Unis, des zones Wilderness, qui échapperont ainsi au pouvoir du Service Forestier. Le Wilderness Preservation System forme de ce fait, un réseau d'espaces naturels intacts et protégés.*

« Je crois qu'au moins dans la phase actuelle de notre civilisation, nous avons un besoin fondamental de zones sauvages ; un besoin qui est non seulement récréatif et spirituel mais aussi éducatif et scientifique, et qui est essentiel à une véritable compréhension de nous-mêmes, notre culture, notre propre nature et notre place dans la nature. Ce besoin concerne des zones de la terre dans lesquelles nous nous tenons sans nos mécanismes qui font de nous des maîtres immédiats de notre environnement, des zones de nature sauvage dans lesquelles nous nous sentons être, ce que, en fait, je crois que nous sommes, des membres dépendants d'une communauté interdépendante des créatures vivantes qui ensemble, tirent leur existence du soleil /... / Essayons d'en finir avec un programme de préservation de la nature sauvage composé d'une séquence de situations d'urgence, de menaces et de campagnes de défense qui se chevauchent. Faisons un effort concerté pour un programme positif qui établira un système durable de zones où nous pouvons être en paix », a écrit Zahniser, qui par ailleurs a ardemment combattu, avec la Wilderness Society alliée au Sierra Club, le projet de barrage Echo Park, qui devait être implanté sur le Colorado, dans le Dinosaur National Monument, projet qui sera abandonné en 1956.

Aujourd'hui, la Wilderness Society milite pour la protection de la nature sauvage, la préservation et l'agrandissement des zones fédérales protégées : Parcs, Forêts et Réserves nationales. En 2001, sous la pression conjointes des associations de défense de la nature sauvage, le Forest Service, adopte la « Roadless Area Conservation Rule », qui interdit la construction de routes et l'abattage de bois dans les zones les plus sauvages des Forêts Nationales. Durant la présidence Trump, l'octroi de baux pour l'extraction pétrolière et gazière dans des zones hautement protégées, telles que l'Alaska Wildlife Refuge, a nécessité la plus grande vigilance et de nombreux recours judiciaires. Ces nouvelles menaces ont conduit la Wilderness Society à renforcer ses actions de sensibilisation et d'éducation au-delà de son million de membres.

En 1962, c'est au tour de la biologiste Rachel Carson, dans son livre *Printemps silencieux* : un printemps où les oiseaux ont cessé de chanter, de sonner l'alerte en dénonçant avec force les dangers du DDT, des insecticides et pesticides en tous genres : *« Au cours de ce dernier quart de siècle, le pouvoir qu'a l'homme de modifier la nature du monde dans lequel il vit a non seulement atteint un degré inquiétant, mais il a changé de forme. La plus alarmante de toutes les attaques de l'homme sur l'environnement est la contamination de l'air, de la terre, des rivières et des mers, par des produits dangereux et même mortels »*.

Au milieu du 20^{ème} siècle, l'accumulation des polluants dans le Lac Érié, liée aux déversements non contrôlés de l'industrie lourde de la région de Cleveland, ainsi qu'aux engrais et pesticides provenant de l'agriculture intensive, mène à l'eutrophisation progressive des eaux du Grand Lac et entraîne la mort de la majorité des poissons. En 1969, la rivière Cuyahoga en Ohio prend carrément feu, mettant en évidence le haut niveau de pollution atteint par les cours d'eau alimentant le lac Erié. Ces deux catastrophes écologiques, suivies de marées noires sur les côtes de Californie déclenchent une vague de protestation qui déferle à travers les États-Unis.

La date du 22 avril 1970 est considérée comme fondatrice du mouvement environnementaliste américain. Organisée par Gaylord Nelson, un sénateur du Wisconsin, « Earth Day », la « Journée de la Terre », est destinée à attirer l'attention des politiciens sur la protection de l'environnement et a concerné plus de vingt millions d'Américains à travers tout le pays. Cette mobilisation a mené à la création d'une Agence Fédérale de Protection de l'Environnement, rendant obligatoire une étude d'impact pour tout projet fédéral susceptible d'affecter la qualité de l'environnement. Les chantiers ne manquaient pas, forêts mises en coupe réglée, bassins versants et rivières bétonnés, eau gaspillée, lacs eutrophisés, pluies acides, air pollué, et pour couronner le tout, réchauffement climatique. En 1972, une nouvelle loi, le « Clean Water Act », a fortement durci la réglementation face au déversement des déchets industriels.

Dans le même temps un contre-mouvement se met en place, la « Sagebrush Rebellion » ou Rebellion de l'Armoise. Elle est l'émanation d'un lobby d'éleveurs et de représentants des sociétés minières qui veulent pouvoir exploiter les terres à armoise et autres ressources du Domaine Public, aux mains de l'État Fédéral. La révolte touche plusieurs États de l'Ouest Américain, notamment le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Nevada. Profitant de la Sagebrush Rebellion, dont il s'affirme sympathisant, le Président Ronald Reagan réduit le budget de l'Agence Fédérale pour l'Environnement et tente de libérer les entreprises américaines des contraintes imposées par la législation. Sous sa présidence la politique fédérale bascule alors d'une vision écologiste et préservationniste à une orientation anthropocentriste, favorable au développement économique. C'est le même type de politique qu'a mené Donald Trump face aux organisations écologistes. Pour Reagan comme pour Trump, le Wilderness doit servir le citoyen américain et non l'inverse. En 1993, un mouvement conservateur l'Oregon Citizen's Alliance va jusqu'à proclamer haut et fort que *« les extrémistes environnementalistes qui placent les animaux au-dessus de personnes humaines, qui crient à la surpopulation de la planète, qui fulminent sur tout ce qui a trait au nucléaire, qui voient le ciel leur tomber sur la tête chaque semaine, du fait d'une nouvelle menace, ces gens recherchent secrètement la destruction du capitalisme. Cette marée verte, c'est en fait la vraie nouvelle marée rouge qui balaie l'Amérique et la défigure. C'est le nouveau socialisme »*.

Au-delà de ces propos caricaturaux, il faut lire le récit passionnant du journaliste-écrivain John McPhee *Rencontres avec l'Archidruide*, qui met aux prises David Brower, ancien directeur charismatique du Sierra Club avec l'éminent géologue et prospecteur minier Charles Park (1903-1990). La teneur de leurs discussions nous fait percevoir la complexité des problématiques et arguments qui séparent Préservationnistes et Conservationnistes dans une Amérique où la croissance économique reste le maître-mot. Partant de l'exemple de la maison de Brower, Park dresse une liste on ne peut plus éclairante sur l'origine et les multiples usages des minéraux intervenant dans la vie quotidienne de cet ardent écologiste et préservationniste, et par extension dans la vie de la plupart d'entre nous sans que

nous n'en prenions vraiment conscience : *« Le système électrique de la maison de Dave Brower nécessite du cuivre, certainement de Bingham Canyon. Sans lui il ne pourrait allumer sa lumière ou faire ses glaçons. Les clous qui tiennent sa maison de bois en place viennent de Mesabi range. Ses gouttières sont en zinc qui provient du Canada. Le tungstène de ses ampoules vient sans doute de Bishop en Californie. Le chrome de la porte de son frigo arrive tout droit de Rhodésie ou de Turquie. Son téléviseur contient probablement du cobalt congolais. Il utilise de l'aluminium de Jamaïque ou du Surinam, de l'argent du Mexique ou du Pérou, de l'étain qu'on trouve encore dans les boîtes de conserve et qui vient de Malaisie, de Bolivie ou du Nigeria. Les gens pensent rarement à tout cela. Les avions dans le ciel, les voitures sur les routes, même les gobelets métalliques du Sierra Club étaient à l'origine des minéraux. Notre économie toute entière, notre mode de vie, dépendent des minéraux »*. Précisons par ailleurs que dans ses livres *Affluence in Jeopardy (1968)*, et *Earthbound (1974)*, Charles Park a démontré à quel point nos sociétés contemporaines sont dépendantes de l'exploitation des minéraux, faisant part auprès des décideurs de son inquiétude pour l'avenir d'une terre aux ressources limitées face à une croissance exponentielle de l'économie mondiale.

En 1971, un autre scientifique américain, Barry Commoner, dans son livre *The Closing Circle*, définit l'écologie selon quatre principes :

« Chaque chose est connectée aux autres. Il y a une seule écosphère pour tous les organismes vivants et ce qui affecte l'un affecte tous les autres.

Chaque chose va quelque part. Il n'y a pas de déchets dans la nature, et il n'y a pas un ailleurs où l'on puisse jeter les choses.

La Nature sait. Le genre humain a développé la technologie pour améliorer la nature, mais un tel changement tend à être nocif pour le système.

Un repas gratuit, cela n'existe pas. Dans la nature, chaque côté de l'équation doit être en équilibre, pour chaque gain il y a un coût, et toutes les dettes seront payées ».

Au même moment le norvégien Arne Naess et l'américain George Sessions, s'associent pour donner corps à la notion de « Deep Ecology » ou « Ecologie Profonde » qu'ils définissent selon ces principes :

« Le bien-être et l'épanouissement de la vie sur terre ont une valeur intrinsèque. Ces valeurs sont indépendantes des considérations utilitaires que l'homme peut porter sur le monde non-humain. »

« La richesse et la diversité des formes de vie contribuent à la réalisation de ces valeurs et sont aussi des valeurs en elles-mêmes. »

« Les êtres humains n'ont pas le droit de réduire cette richesse et cette diversité, sauf si les besoins vitaux sont en jeu. »

« L'épanouissement de la vie et des cultures humaines est compatible avec une diminution significative de la population humaine. L'épanouissement de la vie non-humaine requiert une telle diminution. »

« A l'heure actuelle, les interventions de l'homme dans le monde non-humain sont excessives, et la situation se détériore rapidement. »

« Il faut donc revoir nos pratiques, qui affectent les domaines de l'idéologie, de la technologie, et de l'économie, dans leurs fondements. »

« Le changement consiste à savoir apprécier la qualité de vie, plutôt que de s'en tenir à un niveau de vie toujours plus élevé. »

« Ceux qui adhèrent à ces principes ont l'obligation morale d'essayer, directement ou non, de mettre en œuvre, les changements nécessaires. »

Le constat est en effet alarmant : L'homme empiète sur toutes les autres formes de vie, Il a l'illusion qu'une croissance infinie est possible dans un monde fini, alors qu'il ne fait que repousser provisoirement les limites de cette croissance au prix de destructions massives. Illusion que la nature se résume à un tas de matières premières dans lequel il peut puiser à volonté, en « mettant en valeur » ce qui serait le « fruit du hasard ». L'arrêt de l'expansion démographique et économique est donc une échéance inéluctable.

Dans les années 1970, l'importance et l'urgence des enjeux environnementaux sont tels qu'ils vont pousser des militants comme l'écrivain Edward Abbey à prôner diverses formes d'écoterrorisme, ouvertement affichées dans son livre mémorable : *Le gang de la clef à molette*. « *Habité par une conviction ardente, Abbey est mordant comme un scorpion quand il s'agit de défendre la nature sauvage dans ce qu'elle a de libre, et d'inviolé* », a dit de lui un autre célèbre écrivain de Wilderness, Wallace Stegner.

Se définissant comme le bras armé de l'écologie profonde, les activistes du mouvement « Earth First » estiment que l'environnementalisme a fait trop de concessions aux intérêts économiques, industriels, agricoles et forestiers. Pour eux l'éco-sabotage est un moyen extrême, à appliquer si d'autres méthodes, spectaculaires mais non destructrices, n'ont pu suffisamment attirer l'attention des médias et des pouvoirs publics. Comme le proclamera Dave Foreman, fondateur de ce mouvement radical : « *Le moment est venu pour chacun de nous, individuellement et en groupes restreints, d'agir héroïquement pour défendre le sauvage et de jeter une clé anglaise dans les rouages de la machine qui détruit la biodiversité*. A partir de 1983, pour protéger des zones de nature sauvage, Earth First a mené, avec succès, un dur combat contre l'industrie forestière dans l'Oregon, en bloquant ou en détruisant des engins de chantier, en plantant des clous dans les troncs et en occupant des arbres. Comme aime à le répéter Dave Foreman « *Les casseurs à la grosse clé à molette sont efficaces. Ils frappent les exploiters là où ça les touche, au porte-monnaie* ». Le militantisme radical d'Earth First menaçant les intérêts des grands lobbies, les autorités ont maintes fois tenté de les réduire au silence en multipliant les assignations à comparaître devant la justice.

« *Allez dans l'endroit le plus sauvage où vous vous sentez à l'aise seul, passez-y du temps et voyez ce qui se passe* », nous dit de son côté Doug Peacock. A son retour de la guerre du Vietnam, une dure expérience qui le marquera au fer rouge, Peacock fait la connaissance d'Edward Abbey, avec lequel il s'est lié d'amitié. Il décide alors de se consacrer à l'étude du grizzli et passe plusieurs années à parcourir, le plus souvent en solitaire, les zones les plus sauvages des États-Unis et du Mexique. Il fera part de cette extraordinaire expérience dans son magnifique récit *Mes années grizzli*. *Nous avons commencé par être ces animaux et nous ne cesserons jamais de l'être, et lorsque nous détruisons le monde naturel, c'est nous que nous tuons. En tant qu'espèce, nous devons apprendre, quant à lui l'humilité /... / Nous ne pourrons nous en tirer qu'en réservant de vastes étendues à la nature sauvage et aux animaux qui y vivent, comme les grizzlis* ». Doug Peacock qui vit actuellement dans le Montana, est le fondateur de l'association Save the Yellowstone Grizzly. Il est par ailleurs l'un des fondateurs du groupe de recherche et d'éducation à l'environnement Round River Conservation Studies qui, depuis 1991, mène des recherches écologiques et participe à la conservation des Blue Mountains en Arizona, des canyons du sud de l'Utah et de la vallée de Yaak au Montana, ainsi que de Great Bear et Muskwa-Kechika en Colombie-Britannique et du Delta du fleuve Mackenzie au Canada.

Originaire du Texas, Rick Bass, géologue de formation, est devenu quant à lui l'un des meilleurs écrivains du Wilderness américains. Vivant dans la vallée de Yaak, dans le nord-ouest du Montana, à la frontière du Canada, il se bat depuis 20 ans pour que cette vallée, un des derniers espaces sauvages des États-Unis, où vivent encore des grizzlis et des loups, soit préservée. Dans ses récits *Winter* et *The Book of Yaak*, il nous fait pleinement partager son amour pour le Wilderness et son angoisse de voir ce sanctuaire détruit par la rapacité de l'industrie du bois. « *Après vingt années d'efforts et de rêves, je ne peux vous dire quelle serait ma joie d'apprendre que le Congrès s'est enfin engagé à protéger éternellement ces lieux, à les laisser libres d'évoluer à leur rythme, selon leur logique et leur ordre, et non ceux de l'homme /... / Notre proposition n'a pas encore été votée, mais nous continuons le combat, nous gardons la foi et l'espoir* ».

Aujourd'hui, en compagnie de son ami Doug Peacock, Rick Bass est un ardent activiste dans plusieurs associations de défense de la nature sauvage, notamment : Round River Conservation Studies, Sierra Club et Montana Wilderness Association.

Preuve encore que l'activisme écologique peut être payant : le combat de Linda Garcia, qui a dirigé une vaillante campagne visant à faire interdire la construction du plus grand terminal pétrolier d'Amérique du Nord. Des trains de plusieurs kilomètres de longueur, chargés d'hydrocarbures et partant de champs de fracturation hydraulique situés dans le Dakota du Nord, devaient parvenir au port industriel de Vancouver, situé dans l'État de Washington, à la frontière de l'Oregon. Des pétroliers prendraient alors le relais pour acheminer leurs cargaisons vers l'Asie. Le lieu d'implantation du Terminal se situait à moins de deux kilomètres de Fruit Valley, un quartier résidentiel de Vancouver, comptant un millier de familles. Précisons que le secteur souffrait déjà d'un grave problème de pollution atmosphérique, dus à des rejets industriels. Linda Garcia, elle-même habitante des lieux et atteinte d'un cancer, a commencé à lutter en 2013, réussissant à mobiliser l'opinion publique et obtenir le soutien d'associations de protection de l'environnement de la Columbia River et du Sierra Club. Après quatre années de combat, un groupe d'experts a recommandé à l'État de Washington de mettre un terme au projet et en janvier 2018, le gouverneur de cet État a finalement refusé les autorisations nécessaires à sa réalisation. Ses années de lutte ont valu à Linda Garcia de recevoir à plusieurs reprises, des menaces de mort : *« Malgré les risques personnels, les obstacles politiques et juridiques sur son chemin et les défis liés à sa propre santé, Linda Garcia a fait preuve d'un leadership constant tout au long d'une longue campagne, et ne s'est arrêtée que lorsque le terminal a été vaincu »*, a déclaré le porte-parole du prestigieux prix Goldman de l'environnement, qui a été décerné à la militante écologiste en 2019.

« Je suis convaincu que l'homme qui était assis sur le sol de son tipi, méditant sur la vie et sa signification, acceptant la parenté de toutes les créatures, et reconnaissant l'unité avec l'univers des choses infusait dans son esprit la véritable essence de la civilisation. »

Luther Ours Debout, chef Sioux Oglala (1868-1939)

Ces paroles d'un chef amérindien sonnent clair à l'oreille du philosophe John Baird Callicott, spécialiste de l'écologie et de l'environnement. Dans son livre *The End of Nature*, ce dernier constate que si la première grande crise écologique n'avait qu'un impact local : air vicié dans les villes, pesticides dans les champs, marées noires sur les plages, eau polluée par les égouts et rejets industriels, celle à laquelle l'homme doit faire face aujourd'hui, concerne des problèmes globaux : réduction alarmante de la biodiversité et changement climatique.

La base de la réflexion de John Baird Callicott concerne donc les relations entre l'homme et le reste du vivant, de la forme de vie la plus simple aux écosystèmes les plus complexes. Pour lui, à la suite de Darwin et d'Einstein, nous dit-il *« l'écologie s'allie avec la théorie de l'évolution, la relativité et la physique quantique pour impulser une transformation de la vision du monde occidental, un changement de paradigme »*. Il s'agit pour Callicott de donner une valeur à toutes les formes du vivant, comme à un tout dont l'homme fait partie, qui doit être respecté en tant que tel et dont la pérennité doit être assurée. Une parole relayée par l'écrivain Thomas Rain Crowe, dans son récit initiatique, paru en 2005 : *Ma vie dans les Appalaches*

« Tout est lié.

Sans air respirable et eau potable, que deviendrions-nous ?

Sans une large diversité de plantes et d'animaux, que deviendrions-nous ?

Sans les fleurs ni les abeilles, sans les noisettes ni les écureuils, que deviendrions nous ?

Que deviendrons-nous quand tout sera dénaturé, en péril, disparu ?

Puissent la terre brune et les feuilles vertes croître en couleur et en grâce.

Puisse cela se perpétuer.

Puisse l'air et les nuages être présents dans le ciel et dans chaque souffle à jamais.

Puisse cela se perpétuer.

Puisse l'eau gorgée de bons minéraux et de sel, des petits ruisseaux et des fleuves, couler pour toujours jusqu'à la mer.

Puisse cela se perpétuer ».

Si le philosophe John Baird Callicott œuvre pour une responsabilité de chaque individu, il est bien conscient que l'ampleur des défis environnementaux est telle que seules des instances nationales et supranationales auront une véritable chance de remédier aux problèmes : « *Il ne suffira pas simplement d'inciter les gens individuellement à habiter des logements écologiques et à conduire des voitures hybrides /... / Notre unique espoir, réside dans une réaction socioculturelle collective sous la forme de politiques publiques, de régulations, de traités internationaux* », écrit-il dans son ouvrage *Éthique de la Terre*, ajoutant qu'il ne voit pas d'autre moyen pour que la Terre survive à l'impact de l'humanité et pour que l'humanité survive à son propre impact sur la Terre.

Louis-Marie Blanchard, Avril 2021